

Autour de l'île du Massacre

Guy Sioui Durand

Number 65, June 1996

Art et nature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sioui Durand, G. (1996). Autour de l'île du Massacre. *Inter*, (65), 6–14.



Autour de l'île du Massacre

Guy SIOUI DURAND

« C'est l'été 1942.

Malgré l'incertitude des temps, Simon Lanier a décidé d'amener sa famille en vacances à Bic-sur-Mer...

– C'est un coin de pays tourmenté et sauvage, unique au monde, où voisinent montagnes boisées, collines verdoyantes, caps géants, promontoires aux multiples corniches, falaises escarpées et arides, sombres crevasses aux gorges profondes, anses au sable moelleux comme un tapis, îles mystérieuses et parfumées, baies échancrées où dorment des eaux glauques...

Et ce qui est certain, aussi, continue Simon, c'est que la Grande Ourse, Orion, Cassiopée, la Lyre et toutes ces belles constellations que nous voyons là-haut, fidèles aux lois immuables que leur a fixées le Créateur, durent, tout comme aujourd'hui, veiller avec les mouches-à-feu...

Demain, nous irons à l'île du Massacre.

– Est-ce loin ? s'enquiert Louis, toujours friand de longues distances à franchir.

– Pourquoi du Massacre ? questionne Linette, déjà anxieuse d'entendre un récit palpitant.

L'île est à deux milles d'ici. Demain, je vous ferai le triste récit du massacre d'une bande de sauvages, qui autrefois s'arrêtèrent en ces lieux. Puis, tous ensemble, nous visiterons la funèbre caverne, théâtre de ce drame...

Il y a bien longtemps, le Bic était très fréquemment visité par les aborigènes. Ces sauvages vivaient en vrais nomades, entraînant dans leurs excursions de chasse ou de guerre leurs femmes et leurs enfants. Des tribus ennemies s'affrontaient souvent en des combats terribles.

En l'été 1553, suivant l'histoire, un groupe de deux cents Micmacs, après une course affolée de plusieurs jours, s'arrêtaient un soir au Havre du Bic.

De cruels Iroquois les poursuivaient et les Micmacs n'ignoraient pas le triste sort qui leur serait réservé si les ennemis parvenaient à les rejoindre. Un de leurs sachems connaissait une caverne naturelle sur une île que la marée très basse lie à la terre ferme.

Comme les eaux avaient justement atteint leur plus bas niveau à l'arrivée des fugitifs, le chef décida de conduire la tribu sur l'île. Le flot montant ne serait-il pas leur meilleure protection ?...

Mais les subtils Iroquois, à leur tour au Bic, ne trouvaient plus cependant la trace des Micmacs, mystérieusement disparus.

Des pas, mal effacés sur la grève, leur donnèrent enfin la clef de l'énigme et révélèrent la retraite de cette proie si convoitée.

À la marée basse, la batture de nouveau se dégagait. Ce fut l'envahissement sournois de l'île par les poursuivants. Ils mirent le feu aux branches qui masquaient l'entrée de la caverne et tuèrent sans pitié ceux qui cherchaient à s'en échapper. Suivit un carnage indescriptible des malheureux qui, surpris dans leur sommeil, se défendirent avec la fureur du désespoir, tels de pauvres bêtes traquées.

Repus de sang, les cruels vainqueurs quittèrent ce lieu jonché de cadavres à demi calcinés...

Et on appela depuis l'île du Massacre, ce funèbre rocher...

– Comme je n'aurais pas voulu vivre au temps des Iroquois, papa, soupire Annie.

– Je te comprends, chérie. Aussi quelle reconnaissance devons-nous aux premiers Français qui vinrent au pays. Deux siècles durant, ils durent peiner et souffrir pour nous gagner cette vie relativement paisible et heureuse qui est maintenant la nôtre au Canada... Les sauvages sont à peu près disparus de nos régions depuis nombre d'années. Tu pourras vivre ta vie sans peut-être en rencontrer un seul, quoi qu'en pensent encore certains étrangers, qui nous imaginent vêtus de tuniques de peaux tannées, coiffés de plumes et chaussés de mocassins. »

Au Bic près de Rimouski, de la mi-août à la mi-septembre 1995, des jeunes sculpteurs d'Allemagne, de France et du Québec ont exploré la thématique *Art et Nature* principalement sur le territoire de la réserve faunique gérée par le gouvernement du Québec. C'est sans conteste l'événement majeur de l'été.

La poésie des gens, le rythme du Bic

Il y a une poésie fondamentale qui a fait tanguer vers le succès l'événement *Art et Nature* en août 1995. Elle bat au rythme des visages et gestes quotidiens de presque tous les résidents du village du Bic. En effet, ceux-ci ont collaboré de leurs mille et un talents au séjour réussi des artistes et à la réalisation de leurs installations environnementales.

En mai 1995, avec Lise LABRIE, Madeleine BOURGEOIS, Horst WEGMANN, Alain SNYERS et Richard MARTEL, j'entrais pour la première fois dans le moulin de Daniel SAINT-PIERRE, alors traversé par la froidure. Le bâtiment avait allure de chantier en friche. Mais déjà nous étions éberlués par les potentialités artistiques de cet espace et du site. Cette conviction commune était amplifiée par le grondement d'une chute à proximité gonflée de l'eau des neiges qui commençaient alors à fondre.

Un endroit fabuleux pour l'art expérimental certes, mais un défi invraisemblable d'aménagement à compléter en si peu de temps s'esquissait. Ce

village d'irréductibles recelait-il un démiurge de la rénovation ? C'était compter sans les complices.

Ces pensées s'évanouirent vite, après la visite de



l'hôtel local, sur la route allant du Bic vers le Musée régional de Rimouski. La séance du jury de sélection des artistes se tenait au Musée, sorte d'amorce à une collaboration lors du déroulement du symposium. Mal nous en prit de vouloir nous associer avec cet organisme, comme les événements de la fin allait nous le révéler. Mais pas si vite. Revenons au cœur de l'événement.

Mi-août, j'arrive de nouveau au moulin. Je reviens de Matane où j'avais fait, en salut posthume à Firmin FIRQUET, l'âme artistique de la galerie d'art de Matane des deux dernières décennies, une visite à son exposition rétrospective. Il y a cinq jours que les artistes sont arrivés. Il fait 30 °C à l'ombre. Stupeur. Tout a été aménagé.

1 C'est pourquoi la publication dans ces pages, avant les œuvres, des menus programmés et des noms, des équipes de support, salue symboliquement ces artisans/es du « tour de force » comme on dit chez nous, pour bien accueillir ces artistes, visiteurs, critiques ou curieux qui vont venir.

2 Ce climat, je l'ai déjà vécu à Val-d'Or en Abitibi, à Saint-Joseph-de-Beauce, à l'Ange-Gardien en Estrie, au Saguenay, etc.

Louis et Philippe, mes garçons, partagent le même émerveillement, pour d'autres raisons sans doute : au premier étage les outillages, bicyclettes et autres accessoires de production veillent, prêts au service. Au grenier, tout en haut, tapis et matelas installés dégagent une ambiance d'accueil unique. Et, à l'étage du centre, une vie de ruche bourdonne. Il y a sur l'heure du midi une réunion pour le repérage des sites et l'amorce des créations. Les artistes sont autour d'une grande table dans ce qui ressemble à un loft communautaire pour une résidence collective d'artistes.

Mais ce qui me fascine le plus tient à l'atmosphère générale. Une équipe de femmes et d'hommes s'affairent. Ils concoctent un rythme, un style, des dialogues qui débordent la seule production de la bouffe. Il se tisse ici beaucoup plus. Je dirais une nourriture de l'esprit, une zone intellectuelle. Cette osmose entre la vie qui se fait et l'imaginaire sera l'âme de l'événement¹.

J'aurais aimé que toi, lecteur, tu humes aussi la vie solidaire, la rencontre, le partage qui font des événements d'art en périphérie des lieux vivaces d'art en contexte réel. Ce rapport inédit avec les gens n'existe que par un ancrage communautaire non institutionnel (l'événement aura demandé près de 2 000 heures de bénévolat !). Il laisse place aux affinités créatrices et à la fête². Dans le village du Bic, un autre endroit va rendre cette complicité plus évidente. En effet, comment qualifier ce bar à nul autre pareil au Québec, Le Patelin, animé avec fougue par Patrice CROFT et Alain THIBOUTOT ? Les soirées passées là-bas n'ont fait que confirmer la vie culturelle d'un endroit tissé d'intérêts pour le biome, l'art et les rencontres transculturelles.

Voilà hors de tout doute la source première du succès de l'événement d'art de l'été au Québec : le Bic, Lise LABRIE, Daniel SAINT-PIERRE et les gens de la communauté.

Tout était donc en place pour une manifestation internationale d'*Art et Nature* dans un village et une réserve faunique habités de sens : des écosystèmes riverains et lacustres uniques, l'île du Massacre gorgée de légendes amérindiennes, le fleuve géant, la forêt et les terres cultivées.





Nature à échelle humaine ou technonature à risques pour artistes à l'œuvre ? J'ai visité, la seule journée ouverte au public, parmi un joyeux groupe ³ le déploiement des installations et actes d'art. La critique qui suit en émane.

La Mer, le Ciel, les Arbres et les Humains : considérations générales

Trois préoccupations culturelles ont pris forme durant ce symposium *Art et Nature* ⁴ : un rapport cyclique aux éléments, un rapport de déplacement vis-à-vis de la forêt, l'arbre et ses dérivés, et le repositionnement éthique de l'artiste dans une Nature de plus en plus socialisée. Doit-il respecter ou transgresser l'harmonie écologique ?

Les cycles de la Nature et du Temps

La courbe du Temps aura été présente dans la majorité des œuvres environnementales du Bic. Cycle du soleil et de la lune, succession des saisons, rythme des marées, halte et surtout sollicitation de la mémoire comme activité sensible créent la mouvance intelligible d'un dialogue fictif entre plusieurs installations. Des créations d'Helga BRENNER, de Dominique PAUL, de Luc FLORES et de Pascal LEROUX s'y incrustent. La Terre, la Mer et le Ciel s'y conjugueront.

L'Arbre de vie

La forêt, les arbres, le bois vont, on devait le prévoir, s'avérer un des paradigmes de la rencontre. Pour la majorité des Occidentaux les arbres sont devenus des résidus du processus d'agriculture et de celui d'industrialisation-urbanisation ⁵. Mais le bois, la forêt, demeurent toujours un biome de vie, de faune et de flore extrêmement riche, fabuleux quoique précaire devant tant de sédentarisation aménagiste.

Dans *Art et Nature* au Bic justement, en plus de la Terre et du Ciel, de la Lune et du Soleil, l'Arbre va redéployer toute son importance culturelle. Plus qu'un symbole, ce sera tout autant un matériau, non seulement pour Helga BRENNER, mais aussi pour les bâtis imaginaires des Gilles BRUNI et Marc BABARIT, Laurent MONTARON, Manuel FRANKE, pour les « interdits » de Chantal BÉLANGER et, aussi par métaphore pour le questionnement de Martin DUFRASNE.

³ Le noyau de la « gang » incluait Sonia PELLETIER, Mireille PLAMONDON, Lucie ROBERT, Marc GAGNON, Mario DUCHESNEAU, ainsi qu'à certains moments Carl BOUCHARD, Carl JOHNSON et Sonia ROBERTSON, et d'autres dont j'oublie le nom. Qui a dit que la critique était un long périple solitaire ?

⁴ Il ne s'agit nullement de catégories pour classer les artistes et leurs œuvres puisque plusieurs de ces préoccupations oscillent de l'un à l'autre, notamment parce que plusieurs ont créé plus d'une œuvre environnementale.

Conscience de la Nature

Le troisième « esprit des lieux » qui se dégage des œuvres du *Symposium* se place sous le signe du questionnement éthique : l'humain doit-il s'harmoniser au rythme propre de la Nature ? Doit-il, au contraire, rompre avec son actuelle rectitude écologique, la similitude dont il s'entoure ? Est-il de trop ? Les propositions de James PARTAIK, Sylvette BABIN, Ulli LEITZ, Nicola MARGERIE, Annette WESSELING et Martin DUFRASNE allaient dans ce sens.

Promenade parmi les sculptures-installations...

La Terre-Mer et le Firmament

Helga BRENNER a investi trois sites : la baie près de l'île du Massacre, un champ près du cap à l'Original et un arbre près du moulin dans le village du Bic.

Suivant le cycle lunaire, Helga BRENNER a reproduit dans le chenal de l'île du Massacre la croissance quotidienne des croissants de lune. Utilisant du gros sel, elle a créé de beaux effets de circularité en surface. La marée se chargeait tous les jours de le dissoudre en des figures étonnantes que l'artiste captait sur photo. On aurait dit la lune tombée du ciel dans la mer. Avec le sel, pas de problème d'agression de l'écosystème. Art naturel.

Ce cercle lunaire, Helga BRENNER va le transposer à la pointe aux Épinettes. Lors de notre périple, nous y avons trouvé une sorte de grosse pastille en cire jaune, là dans le champ, sorte de soleil au sol. Elle recouvrait un puits déjà couvert. Intrigue. Comment ce fragment devait-il être de l'art ? Dans le dépliant, l'artiste mentionnait avoir réalisé ce second cercle le jour de la pleine lune.



Ph : Denis BELLEY

⁵ Le bois des arbres servant à construire et chauffer, devenant papier aux multiples usages, nous est devenu si familier qu'on ne le remarque plus. On le coupe, on l'abat généralement. Puis il y a la drave après les chantiers hypermécanisés, la coupe à blanc, le reboisement sélectif, l'entretien. L'humain croit avoir domestiqué l'exploitation depuis qu'il a conscience dans sa cité de la pollution. Voit-on encore la forêt derrière l'arbre ? Des essences ont disparu. Les arbres sont devenus du paysage, agrémentant la ville en espaces verts ! De plus en plus on veut que des sculptures viennent les rejoindre symboliquement dans ces parcs et jardins « naturels ». Ce sont encore les piliers des réservoirs bucoliques de l'environnement de plus en plus troué, bétonné, manipulé. Tout le long du Saint-Laurent il n'y a plus de chênes. Il faudrait plus que les 7 000 chênes de Joseph BEUYS. J'ai alors pensé à Marc GAGNON – peut-être parce qu'il était à mes côtés à l'Ange-Gardien lors du colloque *Culture-Culture* quand Yves GENDREAU a fait de l'escalade dans un énorme orme et qu'il était présent au Bic – et à sa mystérieuse et fabuleuse métamorphose d'un orme en septembre 1994 chez monsieur et madame MASSÉ, le long de l'autoroute 55 à la hauteur de Sainte-Marie-de-Monnoir entre Montréal et Sherbrooke. Un moment de magie, de dérèglement des normes et de la bureaucratie du transport que seul le vent d'automne allait déraciner.

Helga BRENNER est aussi intervenue dans les feuilles. Voulait-elle nous rappeler la fonction de l'arbre décor, de l'arbre paysage dans le lieu sédentaire qu'est la cité ? Les feuilles n'ont pas d'autres fonctions que de dire le temps, les saisons. Peut-être d'ombrager des coins sous le chaud soleil, aussi. Pas tout à fait. Tout à côté du moulin de Daniel SAINT-PIERRE, le gros érable a changé de ramage. À ses feuilles toujours vertes se sont ajoutées des feuilles culturelles rouges. Elles sont fabriquées avec du papier enduit de cire rouge. Elles ont l'air d'enveloppes postales.

Il ne s'agit pas de décorations comme à Noël. Voilà le « maillon Bic » d'une correspondance transculturelle. En effet, Helga BRENNER va installer, une fois de retour, à peu près le même dispositif dans Stuttgart, sa ville. Cette fois, ce seront des enveloppes-feuilles enduites de cire verte introduites dans un érable rouge.

Au-delà du jeu chromatique, une telle intention artistique suppose de la part de l'artiste, à tout le moins, une explication. Après tout il y a travail de l'espace habité localement (le village du Bic jumelé à Stuttgart) et continentalement (Amérique-Europe). L'artiste accroche, effeuille un potentiel exercice de diffusion, de jumelage, de jonction hors-lieu, hors-événement comme acte d'art. Helga BRENNER s'oblige ainsi à une belle intention chez elle : expliquer aux siens le sens du monde ailleurs (le Bic). Un tel dépassement de l'étant pour la suite du sens culturel, non comme documentation (vidéo, catalogue) mais comme dialogue à échelle humaine, m'intéresse grandement.

Dominique PAUL a poli de petits cônes de résine et les a amarrés dans l'anse de la rivière du Sud-Ouest. Quand le soleil vient faire briller cette constellation, pas de doute, elle ambitionne de faire basculer les étoiles du ciel dans la mer. Plus précisément la constellation qui se trouve directement au-dessus du Bic. Le jour dans l'eau, la nuit dans le ciel. Et, à la brunante comme à l'aube, le risque d'une rencontre entre le cosmique et l'artistique aura subsisté. Un temps, le physicien Stephen HAWKING a émis l'hypothèse du Big Crunch (la contraction) après le Big Bang ayant donné naissance à un univers que l'on croit en constante expansion.

La fin de l'expansion du Temps aurait signifié le retour de la courbe à son origine. Ça ne se produira vraisemblablement pas, compte tenu de la masse de la matière, des trous noirs et des neutrinos que l'on traque toujours. Qu'à cela ne tienne, la lumière poétique des cônes aura ramené au Bic cette utopie. Démesure artistique des lois naturelles de l'espace-temps.



Je me souviens que dans la nuit crue de septembre, après le vernissage au Musée, Luc FLORES soudait encore les parties métalliques d'un étrange cocon. Des hublots trouaient le plancher et le couvercle d'une embarcation flottante où bois et métal se conjuguèrent. Par sa forme il aurait bien pu être un gland de chêne agrandi, un petit sous-marin d'exploration ou encore un mini-vaisseau amarré à une navette spatiale. Quoi qu'il en soit, Luc FLORES avait choisi de larguer du bonheur en sculpture sous le pont couvert de la calme rivière Hâtée entre le village du Bic et la ville de Rimouski. Le lendemain, il offrait des promenades dans son « panier sculpturable flottant » aux enfants, aux adolescents et aux amis des artistes. Voir et le ciel et le lit de la rivière enfermé dans l'embarcation tapissée de sapinage odorant ne manquait pas de charme.

L'artiste, lui, avait combiné formellement les regards au firmament, dans l'eau et vers les arbres. Mouvance d'un émerveillement de l'humain qui, un temps, avait rêvé d'être l'animal de ce parc aux îles rondes (en début de symposium, Luc FLORES cherchait des entrées sous l'eau pour l'île du Massacre, un peu comme le castor). Il n'en serait que celui qui tient la corde reliant la barque imaginaire au sol de la culture.

Simplement, à échelle d'enfance et avec un outillage simple (un canif, des feuilles de bouleau et des branches), Pascal LEROUX a créé de petits moulins à vent. Il les a placés dans une petite cascade de la rivière du Bic qui traverse le village. On y a accès, curieusement, par la rue Du Moulin ! Les petits moulins tournent silencieusement, actionnés par le courant d'eau, alors que les artistes sont dans le grand moulin qui absorbait jadis le torrent de la rivière pour fonctionner. Pascal LEROUX change les proportions : il réduit et place ce moulin dans la rivière. Art dans la nature, cette rivière qui coule au fleuve, lequel coule à la mer.

Svelte, frais et sensible. Cycle de Neptune et d'Éole qui se perpétue.

L'Arbre et ses bâtis imaginaires

Alors que Manuel FRANKE va ériger des murs en parement de vinyle, que Chantal BÉLANGER va « mouler » un patio et que BABARIT et BRUNI ont entrepris d'échafauder un abri ouvert dans le sous-bois, voilà que Laurent MONTARON aura, comme s'il s'agissait d'un projet d'équipe, proposé le plancher d'une demeure imaginaire, fragmentée, mouvante, aux ouvertures sur une nature se dérochant (la vue obstruée par FRANKE), s'interdisant (les interdits d'un parc faunique), changeante (les sites nombreux de pose du plancher).



Un plancher de maison nomade sur le plancher des vaches ! Empruntant littéralement pour le déroulement du symposium le plancher de bois d'une maison inhabitée du village, sise au 7, avenue Voyer, Laurent MONTARON, artiste, a donné une mobilité à la base de ce que l'on considère généralement comme un abri sédentaire, à savoir le site du logis, le cabane, le chalet, la maison. En soi, ce n'est déjà pas banal que d'éventrer le dedans pour lui donner des escales extérieures en différents endroits du Bic, village et parc inclus.

Dans les trois cas, cependant, l'espace restera ouvert avec, comme arrimage symbolique, le rôle central du plancher de Laurent MONTARON lors du vernissage performatif du vendredi soir 8 septembre au Musée régional de Rimouski. Belle énergie de transfert des zones usuelles.

Dans cette « surnature » magnifique que forme l'écosystème lacustre des baies du Bic, Manuel FRANKE a joué à l'iconoclaste exotique. Son projet refuse l'écologisme et le bucolique. Pas d'idylle avec la Nature. Tout le contraire.

Profitant de la butte où se termine la route au stationnement de la baie du Ha ! Ha !, laquelle offre une vue majestueuse, l'artiste a délibérément érigé un blocage de la vue. FRANKE a mis en chantier des

murs d'une vraisemblable habitation en parement de vinyle, vous savez, ce revêtement de cabanon et de maison si populaire en ce moment pour les constructions humbles des classes moyennes banlieusardes et semi-rurales.

Manuel FRANKE placarde donc la nature de façon radicale. Impossible, mais quel effet de choc ! La laideur blanche du préfini traité en usine, les grands murs rectangulaires avec un passage au centre livrent ici un message sans ambiguïté : culture s'oppose à nature.

En soi, c'est cet étonnement devant le revêtement des maisons, en vinyle ou en aluminium, que FRANKE n'avait jamais vu chez lui, alors qu'il s'agit de revêtements très répandus dans les rangs du Québec, qui va servir de déclencheur à cette double négation : la nature de l'art n'aurait rien à voir avec la vue de l'environnement, mais elle aurait bien plus affaire avec l'acte d'art en contexte réel, décidé par l'artiste.

En sortant de l'« emmurage » symbolique orchestré par Manuel FRANKE, je croyais renouer avec le spectacle grandiose d'une vue de la baie du Ha ! Ha !. Surprise. Je me retrouve les deux pieds sur un patio aux dalles incrustées de mollusques et prenant la forme d'un losange. Poursuite de la résidence imaginaire des autres ? Surtout que la table à pique-nique n'est pas loin et que nous avons de la bonne bière. En fait, l'œil capte tout de suite une forme verticale : la pancarte des interdits dans cette réserve faunique réglementée par l'État. Bien-être du biome, y compris les humains-visiteurs ou contrôle techno-scientifique et technocratique de la Nature et des imaginaires que l'on peut y créer ?

Chantal BÉLANGER a pris à contre-pied les règles, les contraintes d'un tel symposium qui allait pousser plusieurs artistes, comme on va le constater plus loin, à adopter des comportements anti-écologistes. Je pense au projet annulé d'Annette WESSELING, au travail de perçage des trous (une interdiction absolue dans la réserve



faunique) dans les arbres, les rochers et le sol de Martin DUFRASNE, ou au paradoxe des animaux empaillés de Nicola MARGERIE.

Déjà, à l'entrée du sentier de l'île à D'Amours devant nous conduire aux propositions des Nicola MARGERIE et Sylvette BABIN, Chantal BÉLANGER avait dressé une sorte de barrière faite d'arbres tronçonnés aux pieds coulés dans le ciment. Une forme en aggloméré avait pris la place du tronc et des branches vivantes.

Conscience à la base, dirons-nous.

Le duo de sculpteurs Marc BABARIT/Gilles BRUNI avaient peut-être déjà balancé de leurs têtes toute magnificence du site avant d'arriver. Très peu pour le fleuve et ses îles rondes. On savait que, tels des castors de la sculpture, ils besognaient des sites en apparence inintéressants, un peu dans la lignée de leur compatriote François MÉCHAIN.

C'est dans le boisé privé d'une résidence située à la limite ouest du village, au 7, ave Voyer, que BABARIT et BRUNI vont œuvrer ensemble. Au terme d'un long sentier traversant un sous-bois privé, ils vont ériger un impressionnant tissage de branches, accrochant aux grands arbres deux formes inversées, ouvertes, sur plus de vingt pieds. La structure sculpturale ressemble à des cuillères ou à des formes de castors (peut-être même à des pagodes vietnamiennes). Elle apparaît comme une sorte d'ossature pour un éventuel abri. Époustouffant, l'effet. Que de labeur parfaitement arrimé ! On devinait l'ébranchage autour mais aussi le transport de stocks de branches par un véhicule à quatre roues motrices.

Je suis entré dans la sculpture suspendue. Solide et exotique, il ne manquait, pensai-je, que les branchages de sapins pour isoler mais... à la différence de l'igloo inuit, ou de la tente amérindienne refermée d'écorce ou de toile, nos compères offraient une grande béance. Halte esthétique dans un endroit de passage ? Dans leur cas, l'image vaudrait toute description écrite. Ils pouvaient bien boire et rire au Patelin, ils avaient livré le bâti imaginaire comme action de socialisation de la forêt.

Harmonie ou anti-écologismes artistiques ?

Artiste multimédia, James PARTAIK suit les sonorités. Il en repère les zones, il introduit des atmosphères dans des installations et, pour reprendre l'appellation de son copain Luc LÉVESQUE, dans des « architectures ».

Comme plusieurs, PARTAIK transcrit ses sensibilités sonores et musicales dans la technique : systèmes d'enregistrement, d'amplification, de captation ainsi que dans la vidéo. La plupart du temps, le rapport de l'artiste à la Nature (ex. : le son des gouttes de pluie) est un rapport de transfert et de recomposition. Il donne dans la technoculture.

La thématique et le site surnature de ce symposium au Bic aurait pu être une zone limite pour James. Ce sera plutôt une confrontation entre les deux principes Nature-Culture qui œuvrent en lui, puis un apaisement.

Comme l'onde sonore, James PARTAIK est un nomade. Du centre du Canada, anglophone, il atterrit à Québec il y a une décennie, ville pratiquement francophone. Bien avant le concept et les programmes d'enseignement en vogue, il s'interdisciplinarise, expérimente le multimédia tout en fréquentant les divers centres d'artistes. Jusque-

là, rien d'épatant. Mais il y a ses séjours répétés au pays du soleil levant. Progressivement, la relativité existentielle nippone, comme la maîtrise de la langue, va le travailler : l'hommage à la Nature devient chez lui alors indissociable d'une harmonie spirituelle et d'œuvrement minimal de l'arbre, du jardin, des kimonos, du corps.

Ce sont ces deux principes de vie artistique qui ont été l'œuvre au Bic. James PARTAIK a marché et regardé. Près de la pointe aux Anglais jadis cap aux Corbeaux, il a trouvé ce site harmonieux de cavités



rocheuses, de sous-bois, animés de sons d'oiseaux. L'endroit devenant habitable, en ce qu'il pourrait y placer sa voix comme dispositif sonore partie prenante de son installation environnementale, il s'installe. C'est là la motivation initiale de son principe technoculturel (cassette, filage, haut-parleurs, etc.).

Mais en même temps, son intériorisation d'une immixtion immémoriale dans la Nature va se traduire par l'intervention et la captation : nettoyage méthodique du site, construction de petits bassins d'eau noire mais surtout obéissance au rythme de la lumière, du soleil qui change d'axe au fil de la journée qui s'écoule.

Le métissage entre Technique et Nature, la Technonature comme je l'appelle, que nous a concocté PARTAIK en découle. Les deux petits étangs noirs s'activent de bulles et de formes (les ondes dans l'eau) mais, stupéfaction, lorsque les rayons de soleil frappent les nappes d'eau, la réflexion produit alors d'autres formes, sorties des bassins d'eau pour graver les rochers.

Dans les deux cas, PARTAIK a peut-être forcé la note (je pense aux tôles utilisées pour amplifier les signaux solaires). Venant d'un musicien, c'est normal.

Tout comme les feuilles-enveloppes d'Helga BRENNER, Sylvette BABIN a usé de la suspension fictive. Il y a un pont qui enjambe la rivière et traverse le village du Bic près du moulin. Il sert évidemment à la circulation, surtout automobile. Sylvette BABIN y a établi un autre ordre des choses.



Ph : James PARTAIK



L'artiste a symboliquement fait basculer dans le vide une chute de petites automobiles (modèles réduits pour enfants). Elles pendaient là au bout de cordes bleues, entre pont et lit de rivière.

« Bungee » de la technique mobile dans la rivière ? Artiste, j'ai réduit les autos ? Effet visuel insolite ? Que de questions !

Mais aussi des réflexions. Par exemple tous ces artistes de l'*Art et Nature* se sont déployés de telle manière sur le site qu'il leur était impossible de produire sans l'usage de véhicules automobiles, ne serait-ce que pour s'approvisionner en outils et matériaux. Il en allait de même pour les visiter en cette seule journée porte ouverte...

À moins d'œuvrer au Moulin, ou tout à côté, sans besoin de locomotion mécanique, comme Sylvette. En ce sens, l'échelle rouge s'élevant vers le ciel, le pupitre ouvert dans la chute semblaient absurdes, mais libres. Libres des véhicules, libres des routes, des ponts.

Sylvette BABIN est aussi allée créer une installation sur un des îlots près de l'île à D'Amours. Hélas, dans l'après-midi de la journée ouverte aux gens, la marée haute a empêché d'y accéder. Néanmoins, sans voir, j'ai imaginé une des conséquences symboliques de son intervention : celle de la continuité, du rappel justement qu'avant les artistes-installateurs de ce projet *Art et Nature* en août 1995, il y avait un passé culturel et artistique ici : légende amérindienne, écosystème unique, village-refuge d'intellectuels du théâtre, du cinéma, de la littérature et des arts visuels. Incidemment, sur ce petit îlot qu'elle avait choisie, Michael OLITO, un sculpteur, avait déjà créé une œuvre auparavant. En s'en rapprochant comme complice, comme révélateur, Sylvette BABIN ne suspendait plus des véhicules de circulation pour libérer la voie, elle se faisait véhicule d'un passage dans la mémoire du site, alors que la Nature bloquait le passage.

Ulli LEITZ n'a ni respecté l'ordre du cosmos ni la topographie des lieux. Elle a plutôt entrepris de marquer une ligne imaginaire par des petites

signalétiques de pierres, dans lesquelles elle a enfoui des photographies de la vision du site, afin de relier les petites îles du fleuve aux plus lointains villages de l'arrière-pays du Bic.

Dire que nous n'avons rien vu, c'est vrai. Dire qu'il fallait imaginer une saisie irréaliste du territoire, c'est davantage vrai. En fait, cette position conceptuelle rebelle à toute harmonie contrastait avec tout le reste. Pure raison ? En tous cas, Ulli LEITZ allait éventrer l'énergie sculpturale de son projet à travers l'action collective que tous les artistes ont créée lors du vernissage des traces de l'événement au Musée de Rimouski : mur perforé en plusieurs endroits, inclusion de photographies et colmatages gestuels bruts ne laissaient pas de doute sur la présence intense d'une œuvre non visible à tout promeneur.



Ph : © Ulli LEITZ

En après-midi, nous arrivons près d'une des aires avec table à pique-nique qui jalonnent les sentiers de promenade dans la réserve. Dans une branche d'arbre un corbeau à la Hitchcock (ça tombe bien en ce centenaire du cinéma), au pied d'un bouleau, un magnifique renard fait la pause et, près d'une étrange table toute recouverte de miroir, un écureuil ne bouge plus, comme figé par notre présence. Mais rien ne bouge. Tout semble plus réel que ce que nous avons vu dans un parc, au hasard d'une promenade dans le bois ou au zoo. La rivière coule, elle. La nature n'est pas figée en un décor de peinture acrylique de paysages. Il y a un hic.

Dans l'actuelle confusion généralisée du champ de l'art, il n'y en a que pour la mouvance, l'accélération et l'accroissement de la puissance des mémoires vives et du stockage de l'information comme réservoir de la culture communicative, se met-on à penser quelquefois. Puis, il y a les résidus d'un temps, d'un savoir-être et d'un savoir-faire que l'on a peut-être trop vite catalogué dans le passé folklorique et que le kitsch insouciant et industriel récupère. Bref, le statisme n'arrête quasiment plus le regardeur d'art en quête d'idées et d'éthique.



Au Bic, Nicola MARGERIE a pris le pari contraire. À contre-courant, elle a créé une installation puissante qui tire sa pertinence justement « du statisme, du clinquant et des faux miroitements qui questionnent l'être dans le site, l'image de la nature bucolique, le beau, le faux, le reflet naturalisés ». Elle n'adhère pas pour autant à la mesure, à la science, à la raison de protection environnementale, à la patience dans la Nature. Non.

Nicola MARGERIE a su s'allier au génie de la taxidermie (la connaissance des peaux animales, la fabrication des animaux empaillés) de Monsieur CARON vivant au village, elle a su changer les proportions d'une approche kitsch qui fait entrer la « similitude » dans l'auto (le sapin embaumé), dans le chalet ou la maison (le trophée de chasse, la tête d'orignal, le castor, le harfang empaillés), et même dans le musée (avant de songer au Musée de La Pocatière, ancêtre de nos exceptionnels musées de la civilisation qui ne se gênent pas pour utiliser mannequins et animaux empaillés, qui se souvient que la première fonction du premier musée d'art à Québec aura été de présenter des expositions d'animaux empaillés !).

Très fort.

Annette WESSELING a repéré des roches trouées sur la grève de la face nord de la pointe aux Anglais. Elle projetait de balancer deux cents litres de lait cru dans le fleuve. Son objectif ? À cause des cavités rocheuses, diverses formes laiteuses auraient éphémèrement envahi le littoral et donné des constats photographiques d'exception. Liquide animal qui nourrit les humains dilué dans l'eau salée qui nourrit poissons et micro-organismes de la rive ?

L'aventure scientifique a permis aux Hommes de comprendre le rythme et la capacité d'absorption et de régénérescence des cours d'eau. Après deux siècles de conquêtes industrielles et navales, il y a depuis quelques années une conscience inquiète du fleuve et de ses rives. C'est à cette mémoire que s'est confrontée le projet d'Annette. Doit-on gaspiller le lait pour l'esthétique ? Doit-on engraisser à nouveau le fleuve pour un effet visuel superficiel ?

Cette fois-ci la mémoire de la Mer se traduit par un savoir écologique. Un refus des responsables de la production du lait et de la réserve faunique et aquatique. L'artiste a abandonné son projet sans substitution, sans autre réalisation. Pourquoi pas un travail avec les biologistes marins afin de trouver un substitut au lait pour en arriver au même produit photographique ? Pourquoi pas une réalisation à échelle réduite, anti-écologiste, sauvage, défiant les interdits ? Art contre nature.

Martin DUFRASNE a réalisé quatre interventions dans quatre sites différents en posant la même question : suis-je de trop ? Il a d'ailleurs repris ce thème, en actes cette fois, lors de la performance collective des artistes au Musée de Rimouski.

Sur l'île du Massacre, DUFRASNE a repéré une grande épinette malade. Plusieurs gouttes de sève s'échappaient des fibres de son écorce. La gomme d'épinette, loin de laisser anticiper la bonne odeur et la bière d'enfance, brillait comme des larmes, de la sueur, des pertes. Colmater ? Amplifier le sentiment ? S'y fondre ? Comment être avec, parmi, bref ne pas être de trop ?



Ph : Annette WESSELING

Par un complexe rituel qu'il reprendra dans les autres sites, l'artiste va y laisser de lui-même, dans l'épinette ce seront ses cheveux coupés, tout en œuvrant l'être vivant – il trouera l'arbre et amplifiera une branche-goutte en la recouvrant d'une feuille d'or. Les rayons du soleil perçaient les feuillages du sous-bois, scintillaient dans les gouttelettes de résine et effleuraient la surface dorée de la fabrication ajoutée par DUFRASNE. La lumière fusait comme un sentiment et, curieusement, mon regard cherchait déjà ailleurs.

Est-ce que le seul mixage d'un épi de foin avec une fleur et de la poussière de feuille d'or pouvait nouer la Nature et l'Humain ? S'embourber dans la baie, près de la marina, pour approcher la pierre trouée et imbibé du sang de l'artiste, prélevé sur place avec une seringue ? Pas évident. Gestes d'art privés avec une Nature florale, minérale et marine silencieuse, difficile d'accès.

Martin DUFRASNE s'est colleté à l'arbre qui passe inexorablement de la vie à la mort comme marquage d'un parcours. Malade mais debout sur l'île du Massacre. L'artiste s'est rasé. Il a collé ses cheveux dans un trou de l'arbre, pleurant sa sève, en l'interrogeant, en s'y fusionnant. Martin DUFRASNE a pris en respect la valeur symbolique de l'arbre sur l'île du Massacre : la droiture, la force, la verticalité, la vie. Le roseau pensant n'en avait pas moins besoin du chêne pour expérimenter la conscience de la survie.



Dans la baie du Ha ! Ha !, il a déposé une pierre qu'il a trouée et où il a déposé son sang extrait à la seringue. Auparavant, dans un lieu difficile d'accès, il avait truffé un épi de foin de pistils de fleurs. Partout des métissages du sentiment humain à fleur de peau et de sang. Nous aboutirons à la toute fin dans un champ portant les traces du défrichage. Nous retrouverons l'artiste dans un trou.

Resterait le champ d'orge, encore troué par l'empreinte des souches, avec cette fois une tour de tourbe sculptée et coiffée d'un mélange de cire et de feuille d'or. Dans le champ du cultivateur, DUFRASNE est devenu une souche-performance.

Durant deux heures, il a médité dans un des deux trous creux de six pieds. L'immense carotte de tourbe le remplaçait à la surface. Fin de jour, brillance qui ne pouvait, comme une méditation finale, que redevenir énergie pour les humains.

De trop dans la nature ? De trop comme artiste ? Martin DUFRASNE en ressortira énergisé, vivant et heureux de danser toute la nuit au fameux bar Le Patelin du Bic.

Tout au long du parcours des créations environnementales, cette question posée, « être de trop » m'a hanté. Lorsque Martin DUFRASNE a bondi du champ, j'ai effleuré la réponse : toute organisation ou aventure esthétique en nature bloque, s'efface, triture, mime ou nie à moins de rapports humbles, dignes et d'une connaissance éthique de l'univers. Alors là, l'Homme n'est pas de trop.

De la manœuvre collective lors du vernissage au Musée de Rimouski

La publicité annonçait un vernissage au Musée régional de Rimouski, situé à quelques treize kilomètres du Bic. Une entente informelle entre les autorités de cette institution (la seule vouée à l'art actuelle dans le Bas-du-Fleuve et en Gaspésie) et les parrains du symposium (Le Lieu et Lise LABRIE) prévoyait une exposition des constats photographiques et peut-être des maquettes des sculptures-installations. Un peu comme lors du symposium *La Route des sculptures* à St-Wendel en Allemagne.

Or, quand est venu le temps pour le Musée de participer financièrement (déplacement des artistes depuis le Bic, cachets, etc.) ne serait-ce que minimalement, alors que l'institution obtenait des retombées évidentes (l'association dans les médias du Musée à cet excellent événement, une exposition payante dans une salle) : rien, sinon de la condescendance.

L'incompréhension puis l'ire des artistes, surtout de ceux d'ailleurs, a amené des tensions et une hypothèse de boycottage du Musée. Contre toutes attentes, et de manière solidaire, les artistes se sont plutôt unis le soir du vernissage et ont créé une intense manœuvre de prise de possession dissidente de la salle du Musée. Je ne la décrirai pas. Elle est enregistrée sur vidéo.

Je voudrais quand même mentionner l'effervescence après coup : des trous dans les murs où Ulli LEITZ a enfoui puis plâtré gestuellement des photographies, des constats Polaroids ; le plancher de Laurent MONTARON au centre de la salle avec en son centre l'encre noir utilisé par James PARTAIK, lequel fera une performance d'asphyxie ; ou encore Martin DUFRASNE, immobile, les yeux reliés au mur troué par de la tourbe. Un climat, de l'énergie, le choc de l'art-nature lorsqu'on le ramène sur le terrain miné de la culture-institution.

Vivement le moulin du Bic et l'île du Massacre !



Unter Betonung

performance collective